

FAITES-ENTRER l'infini

**JEAN
RISTAT**

n° **41**

SOCIÉTÉ DES AMIS DE
LOUIS ARAGON
ET ÉLSA TRIOLET

JEURÇAT



n° **41**
FAITES ENTRER
 l'infini

JUIN 2006

Joë Bousquet	2	<i>Le Cheval blanc</i> d'Elsa Triolet
Jean-Pierre Han	7	Nos jeunes années
Vincent Colonna	9	Lui, c'est moi
Franck Delorieux	12	« Faites entrer l'inconnu de la scène »
Jean-Louis Martinoty	15	Épître sur les fil(s) posthumes
Gérard-Georges Lemaire	19	JR, ou du dandysme mauvais genre
Omar Berrada	21	C'est la boiterie qui fait la poésie
Gianni Burattoni	24	Une partie de tennis inachevée
Jean-Pierre Siméon	25	Se peut-il que l'on meure ?
Jean Ristat	26	Biographie portative de Jean Ristat
	29	Bibliographie de Jean Ristat
Juliette Darle	30	L'épopée magistrale de Jean Lurçat
Jean Lurçat	33	Ce que j'ai voulu dire...
Jean Cassou	34	Puissance de Lurçat
Jean Lurçat	34	Message
Jean Lurçat	35	Œuvres
Jacques Gaucheron	51	Quatre poèmes
Jacques Gaucheron	52	Jean Lurçat et ses laines fabuleuses
Jean Lurçat	55	Mon testament
André Darle	56	Des Tours Saint-Laurent à la villa Seurat
Aragon	57	L'exemplaire Valentin du <i>Paysan de Paris</i>
Michel Besnier	60	A-t-on lu <i>Le Voyage de Hollande</i> ?
Sylvie Servoise	61	Les tableaux parisiens d'Aragon
François Eychart	62	Entretien avec Valère Staraselski
Thomas Stauder	64	Aragon et Éluard : jamais complètement séparés
Bruno Doucey	68	Aragon et Seghers. Pour continuer à sonner la diane
Paule Tubiana	71	Il faisait tellement noir. Dora Maar au Musée Picasso
François Eychart	72	Peter Rhodes et <i>La République du silence</i>
Daniel Bournoux	74	<i>La Femme française</i> mise en scène par Pascale Henry
Andrée Lancha	75	<i>Les Annales</i> n° 6
Paule Tubiana	78	<i>Lettres à Denise Lévy</i> de Simone Breton
Jacques Lascoux	79	<i>10 jours en Espagne</i> d'Elsa Triolet
Lucien Wasselin	81	<i>Littérature et le reste</i> de Philippe Soupault
Agnès Rey	83	<i>Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet</i> n° 10

© Jean Ristat pour les textes d'Aragon

© Éditions Seghers pour les textes de Michel Besnier et Sylvie Servoise

© Gérard Bloncourt pour les documents photographiques du Cahier Jean Lurçat

Aragon et Éluard : jamais complètement séparés

Thomas Stauder

Comme on sait depuis longtemps – cela a été raconté par Pierre Daix et Valère Staraselski dans leur biographie d'Aragon¹, par Jean-Charles Gateau dans celle d'Éluard², et par Carole Reynaud Paligot dans son livre de 1995, (*Parcours politique des surréalistes*)³ –, après la rupture entre Aragon et le groupe surréaliste, qui eut lieu au mois de mars de 1932, Paul Éluard confirma publiquement son allégeance à André Breton. Mais bien que les deux anciens amis n'aient pas suivi le même chemin pendant la première moitié des années trente – tandis qu'Aragon met son écriture au service du communisme à partir du congrès de Kharkov en 1930, Éluard ne compose son premier poème exprimant sans ambiguïté un engagement politique qu'après l'éclatement de la guerre civile espagnole en 1936 –, et bien qu'il n'y ait eu aucune rencontre entre eux deux après leur différend jusqu'en 1943 sous le signe de la Résistance, il existe des indices d'une relation jamais complètement interrompue, ce qui rendrait nécessaire la révision d'un certain nombre d'idées reçues. Quand Bernard Leuilliot publia des lettres inédites d'Aragon à Éluard dans *La Nouvelle Revue Française*⁴ en 2002, il l'agrémentait de remarques allant dans cette direction ; quant à moi, j'ai traité de ce sujet dans mon livre *Wege zum sozialen Engagement in der romanischen Lyrik des 20. Jahrhunderts*⁵, publié en Allemagne en 2004. Je voudrais y revenir et rappeler en premier lieu les circonstances de la brouille entre Aragon et Éluard en 1932, pour montrer ensuite que malgré leurs divergences idéologiques et artistiques ils ont toujours préservé secrètement un certain lien réciproque.

Le 16 janvier 1932, Aragon fut inculpé en France pour propagande anarchiste à cause de son poème « Front Rouge », paru dans la revue soviétique *Littérature de la Révolution mondiale* ; les surréalistes le défendirent dans le tract *L'Affaire Aragon*, où ils faisaient étalage de leur affinité avec le communisme (Daix, p. 317). Ceci provoqua le mécontentement de *L'Humanité*, qui le 9 février, tout en déclarant sa solidarité avec Aragon, contestait le

caractère communiste du mouvement surréaliste (Reynaud Paligot, p. 86). Breton, qui après Kharkov avait cru à la possibilité d'une acceptation des surréalistes comme force révolutionnaire de la part des communistes français, en avait assez de ces accusations et rédigea, toujours en février 1932, le pamphlet *Misère de la poésie – L'Affaire Aragon devant l'opinion publique*, où il cherchait finalement la confrontation. Dans ce but, il critiqua « Front Rouge » pour sa prétendue propagande grossière, selon lui incompatible avec l'esthétique surréaliste : « Dans ce poème, le retour au sujet extérieur, et tout particulièrement au sujet passionnant, est en désaccord avec toute la leçon historique qui se dégage aujourd'hui des formes poétiques les plus évoluées. » (Daix, p. 318)

Ceci tout seul n'aurait pas été suffisant pour rompre tous les liens entre Breton et Aragon ; la goutte d'eau qui fit déborder le vase fut le fait que le chef des surréalistes révèle dans *Misère de la poésie* certains détails d'une réunion confidentielle du Parti communiste, pendant laquelle Aragon, Sadoul, Unik et Alexandre avaient été rappelés à l'ordre d'une manière assez sévère (Daix, p. 319 ; Reynaud Paligot, p. 86). En un premier temps Breton décidait de rapporter cet épisode plutôt désagréable comme preuve de la rigidité mentale des communistes, puis, à la suite d'une conversation téléphonique avec Aragon, acceptait de retirer de la brochure le passage sur cette réunion, donné en note. Mais lorsqu'Aragon reçut la brochure, le passage s'y trouvait bel et bien. Aragon considéra cette divulgation comme une trahison et comme un affront à lui-même et au Parti⁷. Le 10 mars 1932, *L'Humanité* publia la note suivante : « Notre camarade Aragon nous fait savoir qu'il est absolument étranger à la parution d'une brochure intitulée *Misère de la poésie – L'Affaire Aragon devant l'opinion publique* et signée André Breton. Il tient à signaler clairement qu'il désapprouve dans sa totalité le contenu de cette brochure et le bruit qu'elle peut faire autour de son nom, tout communiste devant condamner comme incompatibles avec

la lutte des classes, et par conséquent comme objectivement contre-révolutionnaires, les attaques que contient cette brochure.»⁹

Avec cette prise de position Aragon s'était prononcé en public en faveur des communistes et contre les surréalistes, effectuant un choix difficile du point de vue personnel : « Je n'ai jamais cessé de voir les surréalistes [...] jusqu'au 10 mars 1932. [...] C'est une blessure que je me suis faite, et qui ne s'est jamais cicatrisée. » (CE P, II, p. 644). La séparation entre Aragon et le groupe de Breton n'était en réalité rien d'autre que la conclusion inévitable d'un processus de plusieurs années⁹ ; seul le moment exact de la rupture était dû au hasard.

Quand Éluard eut lu l'article de *L'Humanité*, il télégraphia de Grimaud à ses amis surréalistes de Paris, affirmant qu'il fallait attaquer Aragon avec détermination (Gateau, p. 188). La réplique des surréalistes – le tract *Paillasse! (Fin de "l'Affaire Aragon")*, paru le 20 mars 1932 – lui paraissant trop tiède, Éluard publia le 23 mars la sienne sous le titre *Certificat*. À première vue, on pourrait croire qu'il s'agit d'un règlement de comptes sans pitié : « J'ai connu Louis Aragon pendant quatorze ans. J'ai eu longtemps en lui une confiance sans réserves. [...] Brusquement, pressé par la crainte de nous voir dévoiler le double jeu qu'il menait, il se démasqua. [...] L'incohérence devient calcul, l'habileté devient intrigue. Aragon devient un autre et son souvenir ne peut plus s'accrocher à moi. » (CE C, II, pp. 833-835)

Le lecteur attentif remarquera cependant qu'Éluard évite soigneusement de critiquer la décision d'Aragon en faveur du communisme et au détriment du surréalisme ; ses invectives ne sont pas du tout dirigées contre cette orientation idéologique, mais plutôt l'expression d'un désappointement personnel.

Le poème « Critique de la poésie », publié par Éluard dans *Le Surréalisme au service de la révolution* en décembre 1931 – et donc trois mois avant la brouille entre Aragon et Breton – montre clairement qu'à ce moment-là Éluard nourrissait déjà des doutes au sujet de la légitimité d'une littérature

avant-gardiste détachée de la réalité sociale ; probablement avait-il déjà accepté la nécessité d'une révolution communiste au lieu de la révolte surréaliste.

*C'est entendu je hais le règne des bourgeois
Le règne des flics et des prêtres
Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas
Comme moi
De toutes ses forces.
Je crache à la face de l'homme plus petit que nature
Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette
Critique de la poésie.*¹⁰

La véhémence antibourgeoise de ce texte provient en partie encore de l'attitude rebelle des surréalistes, rendant ainsi possible la sous-estimation de ce poème à l'intérieur de l'œuvre d'Éluard. Ce qui justifie par contre une interprétation plus radicale, c'est l'article « Le délassement de la canaille », apparu pendant la même année 1931 ; ici, Éluard semble déjà attiser la lutte des classes selon la vision marxiste, et il ne parle plus de la libération de l'esprit chère aux surréalistes : « Pendant que des millions de travailleurs crèvent de faim, [...] les maîtres s'amusent. » (CE C, II, p. 833)

Aux exégètes d'Éluard, qui ne sont pas nécessairement tous des connaisseurs de l'œuvre d'Aragon, a souvent échappé le détail que ce dernier, dans son article « Introduction à 1930 » (rédigé en 1929), avait fait ses adieux à la révolte de l'avant-garde (donc à une période de sa propre vie) en alléguant qu'il était maintenant plus urgent de combattre le régime policier qui était en train de s'installer en France : « Le moderne d'aujourd'hui n'est pas entre les mains des poètes. Il est entre les mains des flics. [...] Partout se lève le fantôme de la répression. [...] C'est à quoi j'attends que s'opposent ceux qui en ont les moyens intellectuels. » (CE P, II, p. 402)

Dans le fameux poème « Front Rouge », publié par Aragon pour la première fois au mois de juillet de 1931, on retrouve cette même haine

de la police, symbole de l'ordre bourgeois qu'il faut renverser :

*Descendez les flics
Camarades
descendez les flics*
(CE P, II, p. 515)

Il me semble évident qu'Éluard avait cet article et ce poème d'Aragon présents à l'esprit quand il composa sa « Critique de la poésie » pendant l'automne 1931, y parlant de son aversion pour « le règne des flics ». Il s'agit d'une filiation assez plausible, qui a néanmoins été négligée par les historiens de la littérature, ce qui a mené à une erreur d'appréciation relative aux rapports entre Aragon et Éluard pendant cette période.

Dans sa conférence « L'évidence poétique », prononcée à Londres en 1936, Éluard reprit une autre idée d'Aragon en écrivant : « Les poètes dignes de ce nom refusent, comme les prolétaires, d'être exploités. » (CE C, I, p. 520) Déjà en 1925, Aragon avait publié dans *Clarté* un article nommé « Le Proletariat de l'Esprit », dans lequel il avait comparé la dépendance financière des intellectuels à l'intérieur des sociétés occidentales à celle des prolétaires : « La société capitaliste non contente de refuser à ceux qui n'asservissent pas leur pensée aux conditions matérielles du développement de cette pensée, les traque dès qu'ils l'expriment. [...] Quelle est, s'il vous plaît, la différence entre de tels hommes et les prolétaires ? Il n'y en a pas. »¹¹

Le fait qu'Éluard ait donné la même tournure à son discours en 1936, montre qu'à ce moment-là il avait conservé secrètement plus d'éléments communs avec son prétendu ennemi Aragon qu'on aurait pu le croire après la querelle de 1932.

Quand Éluard au printemps de 1938 voulut protester contre un article de tendance fasciste publié par *le Mercure de Paris*, il pria par lettre Louis Parrot de s'adresser pour lui aux rédacteurs du journal (communiste) *Ce soir* : « parlez-en à Bloch, à..., voyez. » (Gateau, p. 251) On suppose aujourd'hui que ces points de suspension se référaient à Aragon, qui dirigeait alors avec Jean-Richard Bloch *Ce soir* ; pour ménager Breton, dont il allait se séparer définitivement vers la fin de cette même année 1938, Éluard évita de prononcer le nom du renégat Aragon, *persona non grata* des surréalistes depuis 1932.

Quant à Aragon, il chantait de son côté les

louanges d'Éluard en juillet 1938 dans sa conférence « La victoire du réel », lui faisant des compliments pour avoir découvert les vrais problèmes sociaux à l'occasion de la guerre civile espagnole : « La conscience réaliste s'est éveillée parmi les écrivains en France, et c'est le fait que je veux signaler aujourd'hui comme un espoir [...]. On m'excusera, tenant compte de mon propre passé, d'attacher une importance symptomatique à la destinée des surréalistes. Mais il est de fait que c'est ce débat même, du comportement de l'écrivain devant la réalité, qui m'a séparé d'eux voici sept à huit années. [...] Je me permets aussi [...] de saluer également en France le poète Paul Éluard pour les cris humains que lui ont arrachés les massacres d'Espagne. » (CE P, III, p. 653)

Pendant la deuxième guerre mondiale, l'ancienne amitié entre les deux hommes pouvait finalement renaître tout à fait ; comme on sait, dans le cadre de leur commun travail pour la Résistance ils se rencontrèrent à Paris en avril 1943 au sein du Front National des Écrivains.

Déjà avant ce rendez-vous militant, on trouve plusieurs exemples d'une influence d'Aragon sur la poésie engagée d'Éluard ; un cas particulièrement frappant – mais jusqu'à présent ignoré par la critique – est constitué par le fameux poème « Liberté », publié par Éluard en 1942 dans le recueil *Poésie et vérité*, lequel est en partie inspiré par le poème « Les Croisés » d'Aragon, paru en 1940 dans *Le Crève-Cœur*. Ce dernier avait déjà parlé en 1940 dans « La leçon de Ribérac » de la signification politique de l'amour, en apparence par rapport au Moyen-Âge, mais en réalité en référence cachée à la situation d'une France occupée par les Allemands. Dans « Les Croisés », Aragon avait déjà associé la vénération pour la femme à la quête de la liberté, en utilisant des mots qui préfigurent ceux d'Éluard :

*Mais ce ne fut enfin que dans quelque Syrie
Qu'ils comprirent vraiment les vocables sonores
Et blessés à mourir surent qu'Éléonore
C'était ton nom Liberté Liberté chérie*
(CE P, III, p. 1125)

D'une façon assez similaire, Éluard fait terminer chaque strophe de « Liberté » par le vers « J'écris ton nom », et choisit comme conclusion :

*Pour te nommer
Liberté.*
(CE C, I, p. 1107)

*Celui-ci pense à la mort
Celui-là n'y pense pas*
(CE C, I, p. 1228)

On peut constater une ressemblance saisissante dans la décision des deux auteurs de conclure un poème structuré d'abord comme louange de la femme par une exaltation explicite de la liberté.

Éluard poursuivra ce chemin de l'association du féminin à l'engagement politique propre à Aragon, dans son recueil de 1943, *Les sept poèmes d'amour en guerre*, auquel il donna en épigraphe deux vers du *Musée Grévin* d'Aragon. Quand Éluard écrit dans le premier de ces poèmes, « Tes yeux étaient le pays » (CE C, I, p. 1183), il est presque inévitable de supposer une influence de la part du recueil aragonien *Les yeux d'Elsa* de 1942, où l'on trouve l'identification de la femme aimée avec la France.

Finalement je voudrais encore mentionner comme preuve ultérieure de l'interaction littéraire entre Aragon et Éluard pendant cette période le poème « Les armes de la douleur » (du recueil homonyme, 1944) où Éluard présente les combattants de la Résistance en chrétiens et en athées :

L'analogie avec le refrain du poème « La rose et le réséda » d'Aragon, publié pour la première fois en mai 1943, saute aux yeux¹² :

*Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas*
(CE P, IV, p. 456)

Comme on sait, Aragon avait dédié ce poème à quatre héros de la Résistance, dont deux catholiques (Honoré d'Estienne d'Orves et Gilbert Dru) et deux communistes (Gabriel Péri et Guy Môquet).

Je pense avoir montré qu'Aragon et Éluard n'ont jamais été complètement séparés, même au comble de leur prétendue inimitié des années trente ; pour une exposition encore plus détaillée de leur commun chemin de l'avant-garde à l'engagement social, je renvoie à mon livre publié en allemand en 2004.

Thomas Stauder

(Professeur des littératures romanes à
l'Université d'Erlangen-Nuremberg.)

Notes

1. Pierre Daix : *Aragon, une vie à changer*. Paris, 1975, Seuil (puis Flammarion, 1994 et Tallandier, 2005) ; Valère Staraselski, Aragon, *la Liaison délibérée*, deuxième édition revue et complétée, Paris, l'Harmattan, 2005. (Voir l'entretien avec F. Eychart dans ce numéro.)
2. Jean-Charles Gateau : *Paul Éluard ou Le frère voyant*. Paris, Robert Laffont, 1988.
3. Carole Reynaud Paligot : *Parcours politique des surréalistes, 1919-1969*. Paris, CNRS Éditions, 1995.
4. Louis Aragon : « Lettres à Paul Éluard ». Présentation de Bernard Leuilliot, in *La Nouvelle Revue Française*, n° 562, juin 2002, pp. 29-51.
5. Thomas Stauder : *Wege zum sozialen Engagement in der romanischen Lyrik des 20. Jahrhunderts (Aragon, Éluard – Hernández, Celaya – Pavese, Scotellaro)*. Frankfurt/M., Peter Lang, 2004. (Voir le compte rendu par Jean-Pierre Landais dans *Faites entrer l'Infini* n° 39, pp. 66-67.)
6. Jean Ristat : *Aragon – « Commencez par me lire! »*. Paris, Gallimard, 1997 ; ici pp. 50-52.
7. Louis Aragon : *L'Œuvre poétique*, Paris, Messidor / Livre Club Diderot, 1989-1990 deuxième édition, (tome I-VII) ; ici CE P, II, pp. 643-644.
8. Voir sur la rupture entre Aragon et Éluard l'étude de Jacques Gaucheron publiée dans le n° 19 de *Faites entrer l'Infini* (juin 1995) et reproduisant la couverture de Paillasse.
9. Voir : *Aragon parle avec Dominique Arban*, Paris, Seghers, 1968, pp. 85-86.
10. Paul Éluard : *Œuvres complètes*, édition établie par Marcelle Dumas et Lucien Scheler. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1968 ; ici p. 404.
11. Louis Aragon : *Chroniques 1918-1932*, édition établie par Bernard Leuilliot, Paris, Stock, 1998 ; ici p. 252.
12. C'est le moment de la publication en revue ; le poème fut intégré plus tard dans le recueil *La Diane française*, imprimé en décembre 1944.